Regards sur l'Europe

Anne-Marie Garcia

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1149>

DOI : 10.4000/estampe.1149

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 87-89

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Anne-Marie Garcia, « Regards sur l'Europe », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 236 | 2011, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1149> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.1149>

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

REGARDS SUR L'EUROPE

Graveurs d'Europe, 69^e exposition de la Société des peintres-graveurs français.
Mairie du VI^e arr. de Paris (du 30 mars au 20 avril 2011) ; temple de Chauray (du 29 avril au 29 mai 2011)
Catalogue : *Peintres-graveurs français 2011*, Paris, PGF, 2011, 88 p.

Anne-Marie Garcia

Au printemps dernier, il ne fallait surtout pas manquer les ailes de libellule de Lanfranco Quadrio flottant au-dessus du perron de la mairie du VI^e arrondissement de Paris, ni hésiter à les suivre jusqu'à la salle du Vieux-Colombier, où se tenait l'exposition bisannuelle de la Société des peintres-graveurs français, accueillie une fois de plus par la Ville de Paris.

Deux ans après sa création, en 1891, la Société des peintres-graveurs français décidait d'exclure les étrangers et adoptait son appellation d'aujourd'hui. Cent vingt ans plus tard, cette vénérable association d'artistes et d'amateurs choisit pour sa 69^e manifestation d'inviter des artistes venus des quatre coins d'Europe.

Traverser les frontières pour fédérer les acteurs de cet art sans limite qu'est l'estampe, la Société des peintres-graveurs français l'a fait sans prétendre à l'exhaustivité ni à l'exemplarité. Au contraire, la sélection des douze artistes conviés à exposer leur œuvre fut délibérément subjective. Il s'est agi, comme il est dit dans le catalogue, d'une affaire de personnes, de rencontres, d'affinités et de goût. De là, peut-être et sûrement, la qualité de l'exposition et sa cohérence. Les œuvres témoignaient toutes d'une puissance créatrice et technique infaillible. L'accrochage sobrement linéaire en attestait, elles se côtoyaient sans se nuire, chacune résistant sans peine à sa voisine. Mais, au-delà du régal des yeux, passer de l'une à l'autre, c'était reconnaître le trait commun qui unifiait tous ces artistes : une perception exacerbée du réel rendue par l'ajustement de la technique de leur choix poussée à son paroxysme.

Ainsi, sur les cimaises on voyait s'écarter et se figer en un instantané inquiétant l'univers aplati et anecdotique d'une salle de bain à l'intimité abruptement métamorphosée par la morsure du trait à l'eau-forte du Suisse italien Diego Bianconi, vivant et travaillant à Berlin (*Im bade*, 1994). Le Néerlandais Charles Donker veloutait un lièvre innocemment tué (*Aangeschoten haas*, 1979) et raidissait une perdrix (*Patrijs*, 1973) avec une minutie telle qu'ils en devenaient de purs objets graphiques. La Roumaine Tizzi Fib vivant à Helsinki parcellisait en une infinité de cuivres infimes et joutés une humanité crayonnée aux chairs difformes, mouvantes et animées : ses « permutations » comme elle les appelle, combinaisons uniques puisant dans le réservoir des 19 000 plaques qu'elle a gravées se jouaient de l'empreinte des cuivres pour creuser le papier et modeler le plein des marges (*Permutation 546*, 2005 et *Permutation 133*, 2005). L'Autrichien Matthias Griebler épinglait de ses graffitis drolatiques une danse macabre de farfadets solitaires sur l'infinité profondeur des parois embrunies d'un parc insondable (*Der Park*, 2001). Le lithographe berlinois Johannes Grützke se mettait en scène

III. 1. Lanfranco Quadrio, *Deux ailes de libellule*, 2011. Burin sur vélin Sicars Graphia. 400 x 296.

en compagnie de ses contemporains avec une ironie graphique digne de Hogarth (*Selbst mit Tasse*, 2000 et *Schadow mit Zieten und dem Alten Dessauer*, 2005). Le Néerlandais Frans Pannekoek, vivant à Cadix, suspendait dans un demi effacement miniaturisé son propre monde subtilement aiguisé : autoportrait à la presse, crabes, crâne, plume, quelques exemples de son monde empreint d'étrangeté, de poésie souvent macabre assumant pleinement leur filiation avec les grands maîtres hollandais (*Zelfportret aan de etspers*, 2005 ; *Crabe, a letter from oblivion*, 2011 ; *This is not a feather*, 2005 ; *Menschedel, naar Hercules Segers*, 2009). L'Espagnol Jose Hernandez intriguait par ses visions énigmatiques aux étranges créatures (*El Advenimiento*,

2010, Melmoth, 2009) pendant qu'impassible dormait dans sa noirceur apaisée la tête gigantesque du Polonais Pior Szurek dont l'œuvre peinte, dessinée et gravée est une obsessionnelle variation d'autoportraits toujours renouvelés (*Autoportrait*, 2002). Impalpables et légères se raboutaient les ailes filamenteuses et hors échelle de la libellule du Sicilien Lanfranco Quadrio (*Deux ailes de libellule*, 2001, ill. 1). Son burin orchestré à côté la chute titanesque de chiens entremêlés (*La Chute : trois têtes*, 2010). Sur le linéol éblouissant de blancheur de la feuille de papier, le Bosniaque Safet Zec, vivant à Venise, crispait jusqu'à l'aveuglement un visage inconnu et implorant de douleur (*Le Mani sul Viso II*, 1999-2002, ill. 2). Sa grande maison aquafortée et aquarellée redonnait couleur et espoir à son œuvre détruit à Sarajevo (*Grande Casa colorata*, 2008-2009). De leur côté, le Sicilien Toni Pecoraro et le Polonais Krzysztof Skorzewski se faisaient architectes démiurges, l'un redessinaient en labyrinthes la surface de la terre, l'autre l'échafaudait ou la creusait en tours de Babel inachevées de brindilles calibrées. L'eau-forte, le vernis mou et l'aquatinte se combinaient chez l'un en une habile transposition métaphorique du sol natal (*Labirinto XV*, 1998 et *Labirinto XXVIII*, 2004). Le burin du second tranchait de ses noirs et de ses blancs des villes familières rendues ainsi méconnaissables (*Wyspa Sfinanska*, 2010 et *La Capitale dello Spirito*, 2011). Nous pouvons savoir gré à la Société des peintres-graveurs français de rester fidèle à sa mission : « répandre et [...] vulgariser le goût des œuvres originales en gravure en organisant des expositions » (statuts de 1891) et d'avoir donné à voir au public ces douze artistes très peu connus en France. En surplomb de la salle d'exposition des invités, moins de surprise sur la mezzanine, où les sociétaires présentaient leurs œuvres, deux par artiste, une cinquantaine au total. La présence et la confrontation

avec les graveurs étrangers avait tendance à tourner à l'avantage de ces derniers. Difficile de raviver le regard porté aux estampes d'artistes appartenant à une société statutairement close ni d'éprouver une relative lassitude devant la pérennité de la création de certains... un peu inévitable, mais tout de même, trop d'artistes n'ont pas hésité à exposer des œuvres déjà anciennes. À l'image de ce qu'a fait la Société qui innovait en présentant les six gravures distribuées à ses membres, nous aurions aimé que cette exposition fût l'occasion de montrer la production des deux années passées.

Il n'empêche, nous pouvons imaginer le contentement des fidèles amateurs de ces artistes qui auront pu retrouver, par exemple : en haut des escaliers, les linogravures de Pascale Hémary qui mettaient en couleur avec brio l'espace urbain par ailleurs si puissamment lithographié en noir et blanc par Jean-Baptiste Sécheret dans des formats bravant les limites du papier et de la pierre ; à côté, les eaux-fortes et aquatintes de Pierre Collin au

trait épais et animé qui narraient le monde anecdotique des musées ; plus loin, des pointes sèches qui criblaient d'un dynamisme presque sonore le violoncelliste de Claude Weisbuch ou les cavalcades féériques de Mordecai Moreh ; doublées d'eau-forte et d'aquatinte, elles réveillaient les surprenantes natures mortes de Devorah Boxer ; quant au mélange des techniques, des papiers et des supports pratiqué par Sylviane Canini, il explorait le corps humain avec raffinement et subtilité. La gravure raconte aussi des histoires, avec émotion les initiés auront reconnu au passage le bureau déserté depuis peu par Maxime Préaud à la Bibliothèque nationale de France, gravé par Érik Desmazières.

Évidemment, et c'est la marque de la Société, les amateurs d'art abstrait auront été déçus, tous les artistes exposés ont la veine figurative. Mais le figuratif va bien à la gravure. Inscrit dans son histoire, il témoigne de sa capacité à saisir et à remodeler le réel. Perpétuant la tradition, c'est de cet art de graver que se porte garante la Société des peintres-graveurs français.

Trois semaines d'exposition, ce fut peu, avec une étape tout de même au temple de Chauray dans les Deux-Sèvres. Des heures d'ouverture liées aux contraintes d'une mairie. Pas de support institutionnel comme autrefois quand la Bibliothèque nationale se faisait l'hôte des expositions. Un catalogue qui ne peut être en couleur, faute de moyens financiers. Un lieu public qui ne permet pas la vente des œuvres... La Société des peintres-graveurs français est méritante de poursuivre sa mission d'exposition et de garder son enthousiasme en se réjouissant d'« offrir, comme l'écrit son président en conclusion de sa préface, une visibilité et une publicité qui trop souvent manquent à l'estampe : car il est bon aussi que l'estampe se montre même si, reconnaît-il, au final, nous le savons, l'intimité des cartons du collectionneur reste son lieu de prédilection. »

III. 2. Safet Zec, *Le Mani sul viso II (Les Mains sur le visage)*, 1999-2002, vernis mou, 700 x 500.